LES
Mélanges Religieux
Paraissent DEUX FOIS par semaine, les MARDIS et VENDREDIS.
L'abonnement pour l'année £1 0 0

Mélanges Religieux,

Lettres.
Les Correspondances et les Lettres d'affaires doivent être adressées franches de port au Rédacteur en Chef. *Pour les Annonces, voir le tarif à la dernière colonne.*

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTERAIRES.

Volume 13. MONTREAL, MARDI 26 MARS 1850. No. 54.

FRANCE.

LETTRE PASTORALE DE SON EM. LE CARDINAL DE BONALD, ARCHEVÊQUE DE LYON, AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DE SON DIOCÈSE, CONTRE QUELQUES ERREURS DE NOTRE EPOQUE.

Suite et fin.

Qui croitait, N. T. C. F., que pour justifier ces monstreuses doctrines, et porter un coup plus assuré à l'autorité, à la famille et à la propriété, ces hommes qui n'invoquent que la raison, et qui ne reconnaissent d'autre maître que la raison, nous opposent sans cesse pour nous désarmer et nous séduire, les pages mêmes de l'Evangile ? Ils ne reconnaissent pas la divinité de ce livre sacré ; ils repoussent avec un dédain superbe toute la révélation chrétienne, et ils ont sans cesse sur les lèvres, la parole du divin maître, qui n'est pour eux que la parole de l'homme sujet à l'erreur.

Si on veut humilier l'autorité et lui ôter son prestige, on invoque l'Evangile.

Si on veut attaquer le droit de propriété et niveler toutes les fortunes on recourt à l'Evangile.

Si on attente à l'existence de la famille, et si on essaie, à cet égard, de ravaler l'homme à condition de la bête, on en appelle à l'Evangile.

Si on veut renverser la société telle que Dieu l'a créée, pour lui en substituer une autre qui ne serait que l'image de la confusion des enfers, on cherche dans l'Evangile la justification de cet affreux dessein. En sorte que Jésus-Christ ne serait plus que le fondateur et l'apôtre de la démagogie la plus subversive ; son Evangile, le code de tous les perturbateurs de l'ordre, sa vie, une conspiration de trente-trois ans contre toute supériorité de rang, de fortune, de mérite ; sa mort, le martyre souffert pour la liberté de ses invectives contre la puissance, la richesse, le sacerdoce et l'état ; sa croix, l'instrument de la haine de la société reposant sur la triple base, de l'autorité, de la famille et de la propriété. Ainsi les défenseurs du *communisme*, pour rendre, en quelque sorte, Jésus-Christ complice de leurs folies, font une usurpation sacrilège du texte divin : ils lui font une indigne violence pour colorer leurs mensonges des apparences de la vérité. Mais en voulant tromper les simples par la plus grossière des contradictions, *l'iniquité s'est mentie à elle-même*. Et Jésus-Christ qui prévoyait que des hommes égarés emploieraient une parole qui avait donné une nouvelle vie à la société, pour en saper les fondements, semble s'être attaché, surtout, à confondre les erreurs sociales que l'on cherche à propager.

Jésus-Christ a réprouvé le principe d'autorité ! Et pourquoi ce mystérieux empressement de sa Mère à obéir à l'édit de recensement, malgré la rigueur de la saison et les incommodités d'une grossesse avancée ? N'est-ce pas Jésus son fils qui lui inspirait cette obéissance à la loi ? Jésus-Christ a réprouvé le principe d'autorité ! Et pourquoi cette scrupuleuse fidélité à payer tous les ans le tribut au collecteur romain ? Et lorsque dénué de tout, il n'a pas dans les mains, la pièce de monnaie qu'on lui demande, Maître de la nature, ne fait-il pas un prodige pour payer à César, ce que lui, fils de Roi et Roi lui-même, n'était pas obligé de lui payer (1) ? Jésus-Christ a réprouvé le principe d'autorité ! Et ne nous enseigne-t-il pas à rendre aux puissances de la terre, ce qui est dû aux puissances de la terre ? Et ne le voyons-nous pas s'humilier devant le grand prêtre, et se défendre d'avoir oublié le respect qui était dû à son caractère ? Si les partisans du *communisme* eussent ouvert une seule fois l'Evangile, qu'ils nous opposent, ils auraient vu *un Dieu obéissant jusqu'à la mort* (2), pour nous apprendre à soumettre notre raison à la raison souveraine et infaillible de Dieu. Ils auraient compris que Jésus, fils de Roi dans le temps, fils de Dieu par nature et par essence, était affranchi à la *vérité de toute observation des lois de* son pays, et que *dominateur des nations* (3) il n'avait aucun hommage à rendre à César ; mais que docteur de l'humanité, il était venu lui apprendre que, sans le respect de l'autorité, sans l'obéissance à ses prescriptions, il n'y a plus d'ordre dans la société ; et que si l'homme revendique le droit de lui prodiguer l'insulte et l'outrage, il n'y a plus qu'anarchie dans l'état et dans la famille.

Prétendait-on que lorsque le Sauveur disait à *ses disciples*, que parmi eux il n'y aurait, ni cette domination que les monarques exercent au milieu des nations païennes, ni ce faste qu'ils étalent au milieu d'elles, il a promis aux chrétiens qu'ils ne dépendraient pas de l'autorité des magistrats ? Mais c'est aux Apôtres et à leurs successeurs, que Jésus-Christ disait qu'il ne devait y avoir dans la hiérarchie sacerdotale ni domination exercée avec empire, ni ostentation, ni faste. Il était loin de sa pensée de détruire le principe d'autorité, qu'il était venu affermir *comme le soutien le plus puissant de la société.*

Serait-ce le droit de propriété que Jésus-Chrit aurait condamné ; et parce qu'un évangéliste nous apprend *que tout était commun entre* les premiers chrétiens (1), le Sauveur serait-il le fondateur du *communisme* ? Mais Saint Pierre ne prend-il pas soin de nous dire que cette communauté de biens était volontaire ?—Cet Apôtre reproche à Ananie et à Saphire, non pas d'avoir gardé leur bien, mais d'avoir osé d'un mensonge pour en soustraire une partie. *Ce fonds de terre*, leur dit-il, *ne demeurait-il pas toujours à vous, si vous l'aviez voulu garder, et après meme l'avoir vendu, le prix n'en était-il pas encore à vous* (2) ? Pouvait-on exprimer plus clairement le droit de propriété qu'avaient *ces malheureux époux* ? Pierre leur a-t-il dit que la possession de ce fonds de terre, ou du prix qui le représentait, n'était, après tout, qu'un vol fait à la communauté ? Qu'on nous dise dans quelle page de l'Evangile on trouve cette doctrine ?

Jésus-Christ a condamné le droit de propriété ! Mais ne lisons-nous pas dans l'Evangile ces paroles : *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir* (3) ? Or, que disait la loi que le Christ observait avec tant de fidélité ? *Vous ne déroberez pas ; vous ne désirerez pas la maison de votre prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni rien de ce qui lui appartient* (4) ? N'était-ce pas de sa part une nouvelle consécration du droit de propriété ? Ce droit trouve donc dans l'Evangile même un fondement inébranlable.

Serait-ce dans la question des salaires, toujours si mensongère pour la société, que les défenseurs du *socialisme* pourraient revendiquer une seule parole de l'Evangile pour soutenir des prétentions injustes ? Mais le Précurseur du Messie ne recommande-t-il pas aux hommes de guerre de se contenter du salaire convenu, et de ne pas en exiger l'élévation au mépris des promesses acceptées et des droits reconnus ? *Contentez-vous de votre salaire* (5), répond saint Jean-Baptiste aux soldats qui lui demandaient une règle de conduite. On ne comprend pas comment les propagateurs des doctrines anti-sociales que nous combattons osent invoquer l'Evangile à l'appui de leurs erreurs, tandis que chaque page de ce livre inspiré les condamne toutes, les proscrit toutes.

Non : les ennemis de la propriété ne peuvent rien emprunter aux saintes Ecritures, en faveur de leur déplorable système. Les ennemis de la famille y trouveraient-ils la sanction de leurs honteux desseins ? Oseraient-ils aussi invoquer le témoignage de Jésus-Christ, pour détruire la famille et souiller le sanctuaire domestique ? Est-ce encore au nom de l'Evangile qu'on sapera cette autre base de l'ordre social ? Ces nouveaux [illegible] ne nous surprendraient pas. Dans son aveuglement elle ne s'arrête devant aucune aberration. Mais s'il est un crime social que la parole du Christ ait foudroyé, c'est la destruction de la famille par la dissolution du lien conjugal, que la doctrine du *communisme* appliqué à la sainte société que Dieu a formée dès le commencement, et que Jésus-Christ réparateur du genre humain, est venu rétablir dans sa pureté et dans son unité primitives. L'Evangile aurait détruit la famille ! Serait-ce lorsque le Fils de Marie s'est assis au festin des noces de Cana, comme pour sanctifier par sa présence, dit saint Jean Chrysostome, le mariage qui est l'origine de la naissance des hommes ? Serait-ce lorsque, pressé par les questions insidieuses des Pharisiens il leur déclarait que, d'après l'institution primitive, l'union de l'homme et de la femme était indissoluble ; et que si, pour éviter un plus grand mal, Moïse avait permis au mari de renvoyer son épouse dans certaines circonstances, lui, Dieu comme son père, venait restaurer la société conjugale, et l'environner de cette auréole de sainteté qui brillait sur elle à son origine (6) ? L'Evangile aurait détruit la famille ! Serait-ce lorsque Jésus-Christ a imprimé la flétrissure de l'adultère sur le front de l'époux qui, se séparant de son épouse pour une juste cause, se jetterait dans les bras d'une étrangère ? Pouvait-il relever davantage la sainteté du lien conjugal et le rendre, aux yeux du ciel et de la terre, plus vénérable et plus sacré ? Si les ennemis de la famille veulent une preuve de plus de toute l'opposition de l'Evangile à leurs doctrines, qu'ils écoutent, avec quelle véhémence le précurseur du Messie reproche à un roi dissolu d'avoir épousé la femme de son frère, et d'abuser de sa puissance pour violer les droits les plus légitimes. Ce qui ne serait pas une faute aux yeux des socialistes, est pour saint Jean-Baptiste un crime contre la société : *Non licet* (7). Non : les systèmes impurs des socialistes n'ont rien de commun avec les maximes célestes de l'Evangile. Et Saint-Paul, qui était envoyé aux nations pour propager la doctrine de son Maître, a pu dire avec toute justice : Nos discours n'enseignent ni l'erreur de l'esprit, *ni la corruption du cœur : Sermo noster non de errore neque de immunditiâ* (1).

Mais puisque nos régénérateurs modernes ont fait une étude si approfondie de l'Evangile, auquel ils en appellent sans cesse, pourquoi ne nous parlent-ils jamais des exhortations de Jésus-Christ à la pénitence : *Si vous ne faites pénitence*, s'écriait le Sauveur, *vous périrez tous* (2) ? Pourquoi ne ramènent-ils pas l'attention des peuples sur ces paroles, titres de fondation de l'Eglise chrétienne : *Vous êtes Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (3) ?

Pourquoi passent-ils avec tant d'indifférence cette page de l'Evangile où le Sauveur dit aux peuples, qu'écouter les pasteurs, *c'est l'écouter lui-même, que les mépriser, c'est le mépriser* (4) ? Pourquoi gardent-ils le silence sur cette concession si étonnante des pouvoirs donnés aux apôtres : *Tous les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (5) ? Pourquoi, lorsqu'ils laissent courir leur plume licencieuse, sur des feuilles qui répandront au loin la perversion des mœurs, ne se souviennent-ils pas de la recommandation sévère que Jésus-Christ a faite, de ne pas scandaliser la jeunesse (6) ? Sans doute l'Evangile proclame la charité comme la première des vertus ; sans doute il parle aux hommes l'union des mœurs et il les exhorte à se secourir mutuellement. Mais pour être observateur de l'Evangile, suffit-il de débiter sur la fraternité quelques paroles arrachées à ce livre divin ? Et combien de fois ces nouveaux prédicateurs de l'Evangile ont-ils fait, auprès des pauvres l'application de ces maximes de fraternité ? Combien ont-ils retranché à leurs plaisirs, à leur luxe, à leurs passions, pour soulager un frère indigent ? Les a-t-on vus, conséquents à leurs principes, ouvrir leur demeure au pauvre sans asile, le faire asseoir à leur table, mettre en commun avec lui leur pain, leurs vêtements et leur argent ? Touchés de repentir d'avoir été trop longtemps propriétaires, ont-ils rejeté loin d'eux tous ces meubles précieux, ces objets d'art d'une grande valeur, comme un vol fait à la communauté ? ont-ils manifesté leur retour à l'observation de l'Evangile par le renoncement absolu aux jouissances de la fortune, par un généreux partage de tous leurs biens, entre des frères moins favorisés des dons de la Providence ? C'est le *Communisme* des premiers chrétiens, que les chefs de cette religion humanitaire qu'ils veulent établir, devraient reproduire aux yeux de leurs adeptes, au lieu de ne les nourrir que de théories décevantes, et de calmer leurs maux, qu'en les endormant par de cruelles illusions.

L'Evangile [illegible] chavage des passions et non pour resserrer les chaînes ignominieuses qu'il avait portées jusqu'à Jésus-Christ. Il a été prêché dans l'univers pour apprendre aux hommes à respecter tous les droits, et non pour briser tous les liens de famille, effacer tous les titres de propriété, renverser toutes les notions du bien et du mal. Il a été publié sur la terre, non pour défier la raison humaine et lui dresser des autels ; mais pour lui rappeler sa faiblesse et son infirmité, et la soumettre à des vérités supérieures à son intelligence. Il a ouvert devant le genre humain ces voies qui devaient le conduire à la civilisation la plus avancée ; mais non pour le faire descendre à cet état de dégradation, qui ne serait qu'une guerre en permanence, l'égalité de la brute au milieu des forêts, la liberté des sauvages sur les rivages de l'Océanie. Entendons l'Evangile comme des chrétiens doivent l'entendre, dans un esprit de soumission à l'autorité légitime qui doit nous l'interpréter. Ne le mettons pas en lambeaux pour satisfaire nos caprices ; et souvenons-nous qu'il prêche la pénitence aussi bien que la fraternité, la chasteté comme la bienfaisance, l'obéissance aux lois aussi bien que l'amour pour les parents, le respect du bien d'autrui en même temps que l'assistance du pauvre.

Tout ce désordre des intelligences, cette fermentation des esprits, ces aberrations populaires vous étonnent et vous épouvantent, N. T. C. F. ; vous osez à peine en envisager les conséquences. Vous cherchez le remède à tant de maux, et vous espérez le trouver dans une bienfaisance plus active, dans des aumônes plus abondantes, dans des institutions philanthropiques plus multipliées, dans un travail plus assuré et mieux rétribué. Rêves ! c'est plus haut qu'il faut le chercher ; vous le demandez vainement à la terre. A Dieu ne plaise que nous voulions décourager la charité, et que nous repoussions comme inutiles tant de pieux établissements, où l'infortune va puiser des consolations et des secours ! Mais la foi seule peut apaiser les flots de l'envie qui s'élèvent de plus en plus, et enchaîner les passions furieuses : seule elle peut inspirer la soumission à la volonté divine, et montrer une compensation aux douleurs de cette vie, dans les promesses éternelles que Dieu a faites à la vertu ; seule elle peut donner le courage de porter sans murmurer le fardeau de la tribulation ; seule elle étouffe la plainte du désespoir, fait renaître la confiance et change la tristesse en joie. Adhérer de toutes les puissances de son âme, aux vérités révélées et mettre en pratique les devoirs de la vie chrétienne, là, et là seulement, est le remède aux maux que nous déplorons ; le chercher ailleurs est un travail infructueux. Le monde, dont nous ne sommes pas le serviteur, pensera ce qu'il voudra de notre liberté évangélique ; nous ne sommes comptables de nos paroles qu'au Juge suprême de toute parole et de toute pensée. Hors de la loi divine il n'y a pour les nations que des chaînes et des abîmes.

Aussi il n'est pas rare d'entendre exprimer le regret, peut-être pas toujours assez désintéressé, de voir l'influence de la religion s'affaiblir au milieu des peuples. Il eût été à souhaiter que ceux dont les lèvres laissent échapper ces regrets, se fussent aperçus plus tôt, que ce n'est pas le peuple seulement qui a besoin de religion, et qu'il *faut chercher le royaume de Dieu* (1) avant le règne de l'argent. Mais puisqu'on semble persuadé aujourd'hui, que l'ordre ne peut s'établir dans la société sur des bases solides, *si la loi ne n'prend son empire au milieu* des populations égarées, qu'on nous permette de signaler des contradictions flagrantes entre cette manière de penser si judicieuse, et la conduite journalière de la vie. Ici, N. T. C.F., nous en appelons à votre sincérité : qu'elle nous réponde.

N'est-il pas vrai que les travaux de l'industrie ne laissent presque plus le temps d'observer les devoirs du Christianisme ; que l'ouvrier, sans s'exposer à *mourir de faim*, ne peut plus, ni s'arrêter un seul jour de la semaine pour réfléchir, ni se reposer un instant pour prier, ni se recueillir assez pour sonder sa conscience ; et que toujours penché vers la matière il faut qu'il oublie non-seulement qu'il est chrétien, mais même qu'il est homme ! Ne voyez-vous pas que des spéculateurs avides obligent leurs ouvriers à toujours travailler, à toujours marcher, à toujours courir ; et que pour vaincre toute concurrence et décourager toute rivalité, ils les forcent à descendre les fleuves avec la vitesse du trait, à effleurer la terre avec la rapidité de la foudre, à franchir les monts et les mers avec le vol de l'aigle, à attiser le feu pendant le jour, à l'alimenter pendant la nuit, ne leur laissant espérer de repos que le repos de la tombe ! Mais, N. T. C. F., *l'homme ne vit pas seulement d'un pain matériel* (2) ; il a faim aussi du pain de l'intelligence et de la vérité. Ce n'est pas assez pour son cœur et tisser des étoffes précieuses et de gagner un salaire : il faut qu'*il pense et qu'il aime*, voilà pour lui aussi la véritable vie. Et cependant, au milieu de ce mouvement de l'industrie si accéléré, est-il facile à un chrétien de jeter seulement un regard vers le ciel, sans se voir repoussé comme le paresseux qui redoute le travail ? Le progrès moderne lui permet-il de sanctifier le jour du Seigneur ? Lui accorde-t-il le loisir d'aller avec sa famille, respirer un moment aux pieds des autels, de s'approcher de la chaire pour entendre quelques paroles qui ranimeraient son courage et de s'unir aux prières de ses frères, pour attirer sur ses enfants et sur lui une nouvelle protection de Dieu ? On ne calcule que ce que ferait perdre de charbon, d'acier, de fer ou d'étoffes l'accomplissement de ces devoirs de la vie chrétienne. Véritable machine aux yeux de l'industrie, l'homme ne doit pas plus s'arrêter que la roue et le levier mis en mouvement par la vapeur.

Et l'on veut que la foi se réveille dans la classe ouvrière sans le secours de la parole et de la prière ! Et l'on veut que des pensées de moralité, d'ordre et d'économie germent parmi les travailleurs, tandis qu'on ne leur donne pas le temps d'entendre les conseils qui moraliseraient et les instructions qui leur feraient connaître leurs devoirs ! Mais le monde n'aurait pas embrassé les doctrines évangéliques sans la prédication, et l'humanité ne serait pas allé abjurer ses honteuses superstitions au pied de l'autel *du dieu inconnu* (3), si elle n'y avait été conduite par les apôtres. Que le dimanche soit religieusement observé ; que les autorités civiles mettent le respect de ce saint jour au rang de leurs premiers devoirs ; que les travaux publics soient suspendus, les magasins fermés, le mouvement des machines arrêté ; et les ouvriers, libres de pratiquer la loi de leurs ancêtres deviendraient meilleurs à mesure qu'ils s'instruiront davantage ; et à l'école de la vérité, ils apprendront que la loi de Dieu leur défend de toucher à ce que vous avez de plus cher, votre honneur, votre liberté, vos biens et votre vie.

Nous nous adressons à vous, honorables industriels, qui ne voyez que dans la religion la source et la garantie de l'ordre public. Veillez à ce que les travaux que vous dirigez ne matérialisent pas les âmes, en éteignant la lumière de la foi ; et par l'exemple et la persuasion, attirez aux croyances de nos pères la population laborieuse que vous avez appelée dans vos usines. Que la vertu trouve toujours un asile et des autels dans vos ateliers : soyez les premiers à l'honorer par une vie pure et par la sainteté d'une conduite irréprochable. Etablissez dans vos comptoirs le règne de la justice, sans jamais en faire fléchir les règles devant un sordide intérêt ; mais pesez dans ses balances, pour l'avantage de tous, les travaux, les fatigues, les périls, les services, afin de ne rien laisser sans une juste récompense, et de ne jamais faire couler une larme ni arracher une plainte par votre incurie ou votre rigidité. Dans vos usines, dans vos ateliers, au milieu de vos exploitations soyez pères, soyez pasteurs. Vos ouvriers sont vos enfants. Ils ont besoin d'être consolés, courbés qu'ils sont sous le fardeau d'une pénible existence ; sachez trouver des paroles qui soutiennent leur courage, et qui leur révèlent en vous un cœur qui compatit à leurs peines. Si le pain de douleur qui leur est échu leur semble amer, rendez-le plus doux par vos bienfaits ; vous ne pouvez faire un plus saint usage des biens que Dieu vous a donnés. Si l'excès de la fatigue arrache de leurs lèvres quelques murmures, ne croyez pas que vos soins et vos paroles puissent seuls les étouffer : appelez à votre aide la religion qui sait si bien inspirer la patience ; et que dans la distribution du temps que vous ferez, le jour du Seigneur soit toujours consacré au repos, à la prière et à l'audition de la parole évangélique. Si l'égoïsme et l'indifférence ne vous rendent pas sourds à nos conseils, N.T.C.F., vous vous verrez entourés d'une population pacifique, sans envie, sans jalousie, parce que vous l'aurez rendue chrétienne ; vous parviendrez ainsi à apaiser ces passions dont le déchaînement trouble votre existence en vous inspirant de si vives alarmes. Et peut-être que Dieu touché de votre foi, de votre désintéressement et de votre justice, fera descendre l'Ange de la paix pour fermer l'abîme des révolutions qui ont ébranlé si profondément le monde politique et le monde religieux.

Et sera notre présente lettre pastorale lue et publiée au prône des messes paroissiales, et dans les chapelles des séminaires, colléges, le dimanche qui suivra sa réception.

Donné à Lyon . . . . . .

le 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, 1850.

† L. J. M. CARD. DE BONALD,
Archevêque de Lyon.

Par Mandement :

ALLIBERT, *chan.-secrét.*

(1) *Matth.* c. XVII. 26.
(2) *Philip.* c. II, 8.
(3) *Is.* c. XVI, 1.

(1) *Act. Apost.* c. VI, 32,
(2) *Ibid.* c. V. 4.
(3) *Matth.* V. 17.
(4) *Exod.* XX, 15.
(5) *Luc.* III, 14.
(6) *Matth.* c. XIX, 7.
(7) *Matth.* XIV, 4.

(1) *Thess. I.* II, 3.
(2) *Luc.* XIII, 3.
(3) *Matth.* XVI. 18.
(4) *Luc.* X, 16.
(5) *Joan.* XX. 23.
(6) *Matth,* XVIII, 10.

(1) *Matth.* VI, 33.
(2) *Matth.* IV, 4.
(3) *Act. Apost.* XVII, 23.

Nous croyons qu'il y a de l'intérêt et une source d'instruction à offrir aux lecteurs les quelques pensées suivantes du docteur Jacques Balmès, publiciste espagnol, et de M. Donoso Cortès, dont nous avons déjà publié deux écrits inspirés par une haute philosophie.

Longtemps avant la révolution de Février, Balmès prévoyait la situation actuelle de l'Europe.

Voici ce qu'il a dit, en particulier, des tendances socialistes et radicales :

"Nous marchons à une dissolution sociale, ou à un état de société tel, que les prévisions humaines ne le sauraient deviner. Oui, si Dieu ne nous éclaire, si ces écoles insensées du socialisme et du radicalisme achèvent de prendre faveur, nous retournerons au siècle de barbarie ; la première victime de ces doctrines sera la France."

Le 4 janvier 1849, un disciple de Balmès, un des plus illustres orateurs de l'Espagne, M. Donoso Cortès, développait à la tribune les pensées du philosophe dans un discours mémorable, dont quelques citations ne sont pas sans opportunité.

" Lorsque la légalité suffit pour sauver la société, la légalité ; lorsqu'elle ne suffit point, la dictature. Ces forces envahissantes, appelées *maladies* dans le corps humain, et d'un autre nom dans le corps social, ont une double manière d'être : ou bien elles se trouvent répandues dans la société entière, et dès éminées

---

FEUILLETON.

LA SEMAINE SAINTE.

La dernière semaine de Carême, la semaine qui précède la solennité de Pâques, a reçu des chrétiens différentes appellations qui prouvent combien elle était placée haut dans leur esprit.

Tantôt ils la nomment : *semaine sainte, grande semaine, semaine pénale*, et *semaine d'indulgence*.

Dans la primitive Eglise, les jeûnes étaient plus longs et plus austères que dans le reste du Carême ; je lis dans l'*Histoire des fêtes de l'Eglise* : " Parmi les fidèles il y en avait qui passaient la semaine entière sans manger. Les autres étaient quatre jours de suite : les autres, trois ; d'autres, deux seulement."

Comparons nos austérités à celles des premiers chrétiens, et puis, si nous l'osons, plaignons-nous.

Après la belle cérémonie des palmes, le lundi et le mardi saints paraissent froids ; rien ne les distingue des autres jours ; seulement, dès qu'on fait quelques pas dans les églises, on voit plus de monde que de coutume près des confessionnaux ; et puis les lévites qui sont chargés d'orner et de parer les autels commencent déjà les apprêts du *tombeau* ou *reposoir*, où l'hostie consacrée le jeudi doit être déposée dans un voile de drap d'or, en mémoire de l'ensevelissement du sauveur, et de son repos de trois jours dans le sépulcre.

Mais avant les magnificences du *Jeudi* et le deuil du *Vendredi saint*, dès le *Mercredi*, les offices appelés TÉNÈBRES commencent à être chantés.

Ce nom de TENÈBRES vient de ce que, dans les premiers siècles, ces prières étaient dites pendant la nuit ; car alors, aux austérités du jeûne on joignait la privation du sommeil, et les veillées saintes étaient longues et fréquentes.

D'autres disent que c'est en mémoire de l'obscurité qui s'est étendue sur toute la nature au moment où Jésus-Christ, expirant sur la croix, a fait trembler la terre de ces mots :

CONSUMMATUM EST !

que l'on a nommé *Ténèbres* les offices du soir des *Mercredi, Jeudi* et *Vendredi saints*.

Tout ce que les Ecritures ont de plus belle poésie se trouve dans cet office de la sainte semaine ; et pour pleurer les souffrances du fils de Dieu, l'Eglise a évoqué les hommes qui avaient le mieux redit les douleurs et les angoisses de l'âme : Job, David, Isaïe, Jérémie ; ce sont leurs plaintes, leurs prières, leurs lamentations, leurs prophétiques visions que l'on récite lugubrement devant les autels dépouillés. Au milieu du sanctuaire, un chandelier triangulaire, portant quinze cierges de cire jaune, brûle comme un symbole de ceux qui ont confessé le Christ. A la fin de chaque psaume un acolyte se lève et vient éteindre un des cierges ; et à mesure que l'office avance, le nombre des lumières diminue... Ici la main de l'enfant de chœur est comme la main de la mort ; chaque cierge que l'on éteint représente un juste, un confesseur de Jésus qui meurt ; et quand il ne reste plus que la lumière placée tout au haut du triangle ; celle-là n'est point éteinte comme les autres : le choriste la porte et la cache derrière l'autel ; c'est le Sauveur, la lumière du monde, qui s'éclipse pendant quelques instants derrière l'ombre du tombeau !

Oh ! dans la moindre cérémonie de notre culte, rien n'est sans une leçon, sans un ressouvenir : un cierge que l'on allume, c'est un prophète qui naît ; une lampe que l'on éteint, c'est un juste qui quitte la terre.

C'est un moment grandement solennel que celui où le cierge allumé disparaît derrière l'autel ; alors les prêtres disent d'une voix lente et lugubre le *Miserere mei Deus* ! Puis, après ces mots, *Pater noster*, l'officiant se tait, et le silence règne dans toute l'église, comme il a régné dans le sépulcre de Joseph d'Arimathie... Tout à coup un grand bruit s'élève et retentit, quand le jeune choriste reparaît avec le cierge. Les fidèles, les enfants surtout, frappent avec leurs livres sur les bancs de l'église ; c'est pour rappeler la grande commotion qui remua la terre jusque dans ses fondements, quand le Christ rendit l'âme et que le voile du temple fut déchiré dans toute sa hauteur. Que de richesses poétiques dans ces offices des quatre derniers jours de la grande semaine ! on y trouve comme un délire de douleur, et cependant cette douleur est toujours sublime : c'est celle des prophètes.

Voici ce qu'a dit le Seigneur :

" Va à la fille de Sion, et dis-lui : Le Sauveur vient, il vient portant avec lui la rédemption et la récompense.

" C'est lui qui sort de l'Idumée, c'est lui qui s'élève de Bosra ! Il se lève beau et majestueux, avec ses vêtements teints de sang ; sa force se révèle dans sa démarche.

" Ecoutez-le :

" C'est moi qui annonce la justice ; c'est moi qui puis sauver le monde.

" Pourquoi vos vêtements sont-ils ainsi rougis ? ils sont rougis comme ceux des hommes qui foulent la vendange.

" Seul j'ai foulé le vin, et entre tous les peuples, pas un homme ne s'est levé pour me secourir.

" Aussi je les ai foulés aux pieds, je les ai foulés aux pieds dans ma colère, et c'est leur sang qui rejaillit sur moi, qui a rougi mes vêtements.

" Le jour de ma vengence est venu, et c'est à présent qu'il faut que je rachète les miens.

" Dans le malheur, j'ai regardé autour de moi s'il n'y avait personne pour me porter aide, et il n'y a eu personne pour me secourir.

" Qui m'a sauvé ? c'est mon bras ; qui m'a délivré ? c'est ma colère.

" Dans ma fureur, j'ai écrasé les peuples sous mes pieds, et je les ai enivrés de leur propre sang....."

C'est par la bouche d'Isaïe que le Seigneur se révèle de la sorte. Quelles images ! Voyez maintenant quel portrait ce même prophète fait du Rédempteur chargé de nos iniquités :

" Il est comme un arbrisseau qui languit dans une terre sans rosée.

" Il est sans éclat, sans beauté ; nos yeux l'ont vu et ne l'ont pas reconnu ; car il était devenu comme le dernier, comme le rebut des hommes ; comme si la lèpre s'était étendue sur lui.

" Toutes les souffrances, toutes les douleurs, l'ont pris pour victime. Son visage est voilé de tristesse. Nos langueurs et nos infirmités l'ont courbé sous leur poids.

" Et c'est pour nous, pour nos iniquités, pour nos crimes, qu'il s'est offert à toutes ces souffrances, à toutes ces humiliations.

" Notre paix vient de ses angoisses ; et notre guérison découle de ses plaies.

" Semblables à des brebis égarées, nous étions sortis du bon chemin, et chacun de nous suivait sa propre voie. Le Seigneur lui a dit de prendre nos péchés sur lui ; et il l'a fait, et il s'est immolé pour nous sans ouvrir la bouche, sans se plaindre !

" Il sera mené à la mort comme une brebis que l'on va égorger ; et sous le couteau il gardera encore le silence, comme un agneau est muet sous la main qui lui ôte sa toison."

N'est ce pas là une sublime peinture de la résignation chrétienne !—Et, il faut le dire, chaque page des offices de la semaine sainte a de ces beautés-là, il faut le dire, car, voyez-vous, il y a des hommes qui passent dans le monde pour des hommes littéraires, et qui ne se doutent pas des richesses poétiques que contient un livre de prières catholiques. Ils ont